

29 juin 1935

Le baccalauréat

La pléthore saisonnière des nouveaux bacheliers chômeurs en « col blanc » de demain, les vicissitudes des examens, le danger social que représente de plus en plus cette jeunesse aigrie et impatiente ne doivent pas, seuls, retenir notre attention.

Le fameux problème de la jeunesse, de l'éducation et de l'enseignement a d'autres aspects.

Personne ne pense à fermer brusquement les écoles, les collèges, facultés et universités dont notre République est pleine, mais simplement de « contingerter » si on peut dire, la tournée annuelle des diplômés conformément aux besoins réels du pays. Comment ? Les solutions sont nombreuses – nous en avons fait l'exposé au cours d'une enquête ici-même, - mais d'une applications difficile, il faut le reconnaître. Dans tous les cas, les critiques unanimes portaient sur le nombre des diplômés.

Il faut y ajouter aujourd'hui quelque chose de nouveau. Tous ceux qui ont eu à faire passer des examens au cours de la session de Juin 1935 sont d'accord pour faire ressortir le niveau très bas des candidats. Quelques-uns des examinateurs qui ont suivi l'évolution du baccalauréat au Liban depuis quelques années, constatent avec tristesse une courbe descendante dans la valeur des compositions écrites et des réponses orales. Beyrouth, même sur ce point, aurait le privilège décevant de présenter des candidats nettement inférieurs à ceux de Damas ou d'Alep ?

Et des esprits singulièrement avertis se demandent quelles seront, dans quelques années, sur l'évolution générale du pays, les conséquences de cette situation.

Plus que les résultats, les raisons nous intéressent. Le Libanais est intelligent, il a un goût marqué pour l'étude, et se révèle particulièrement doué pour les lettres.

A quoi donc attribuer les constatations des examinateurs ?

Au fait que les programmes ne sont pas ceux qui conviendraient aux candidats, disent les uns. Les étudiants sont amenés par exemple à apprendre à peu près exclusivement une histoire, une géographie qui ne sont pas les leurs. Toutes les facilités, les aptitudes, la réceptivité que donnent le climat, le fait de vivre dans l'atmosphère du pays, du milieu qu'on étudie, leur sont inconnues.

Le grand coupable, disent d'autres, c'est le bilinguisme. Il est impossible d'obtenir de meilleurs résultats, quand les candidats usent également, dans leur vie, de deux langues qui ne présentent entre elle aucune ressemblance, dont le génie est si différent.

Enfin, on peut estimer que la grande diversité des établissements d'enseignement où les méthodes, où les mentalités sont tellement différentes, peut être également une cause de faiblesse.

Il y a sans doute quelque chose de vrai dans les observations qui précèdent. Nous croyons cependant pour notre part, que le bilinguisme n'est pas un écueil, mais que le « multilinguisme »

correspondant à tous les pays qui nous fournissent nos maîtres en est un. Comment des professeurs français, anglais, américains, allemands ou italiens donneront-ils à leurs élèves libanais une formation telle que ces libanais au sortir de l'école soient les mêmes ? Là est un des aspects les plus curieux du problème, les plus dangereux aussi. Et il n'y aura finalement qu'un point de vue oublié dans cette distribution aussi généreuse qu'immodérée de science et de savoir : le point de vue proprement libanais.